

Les mythes de destruction de l'humanité

Déluge et Babel

A. LE DÉLUGE

1. Petit tour du monde en bateau

Avant d'aborder les particularités du déluge biblique, attardons-nous quelques instants sur l'universalité de ce mythe. On le trouve en effet sur tous les continents. Quelques exemples suffiront pour nous en convaincre.

Quand on part vers l'est, on arrive en Iran où le déluge arrive par la fonte des neiges qui s'étaient accumulées sur un glacier. Yima, le premier homme qui fut également le premier roi, en fut averti par Ahura Mazda. Il se réfugia sur une forteresse avec les meilleurs de ses hommes, ainsi que des échantillons animaux et végétaux pour repeupler la terre. Le déluge mit un terme à un âge d'or où les hommes ne connaissaient ni la vieillesse, ni la mort.

Plus loin vers l'orient, en Inde, le premier homme s'appelle Manou. Il est averti par un poisson, qui est l'avatar de Vishnou, de l'imminence du déluge. Ce dernier lui envoie une grande arche et lui ordonne de prendre avec lui deux spécimens de chaque espèce vivante et deux graines de chaque plante. Il est seul mais, un an plus tard, une femme sort de l'eau et il l'épouse.

En Australie, dans la mythologie aborigène, c'est une grenouille géante qui est responsable de l'immersion des terres. Elle avait avalé toutes les espèces animales connues. Mourant de soif, les animaux décident de la faire rire aux larmes et cela marche si bien que l'affaire se transforme en déluge. La grenouille, dans les cultures pacifiques est souvent associée avec la Lune, symbole de mort et de résurrection, mais aussi maîtresse des eaux et des marées.

De l'autre côté de l'océan, on trouve aussi, chez les Aztèques par exemple, des traditions du déluge. La déesse, au nom imprononçable de Chalchiuhtlicue, fit choir le ciel, qui était alors composé d'eau, sur toute la terre et une femme, Coxcox, ainsi que son épouse, Xochiquetzal, furent sauvés. Mais leurs enfants furent muets et il fallut que le Grand Esprit envoie une colombe pour leur apprendre à parler.

Revenons enfin en Europe pour ne mentionner que la version grecque du déluge, dont le héros est Deucalion. Ce dernier, prévenu par son père le titan Prométhée apprend que Zeus, exaspéré par l'impiété et les clameurs des hommes de l'âge de bronze, décide de l'anéantir. Deucalion et sa femme Pyrrha s'installent dans une barque qui s'échouera au sommet du Parnasse. Adouci par les sacrifices qu'ils lui dédient, Zeus arrête le tir et la vie peut reprendre. Le couple jettera des pierres par-dessus leurs épaules pour recréer une nouvelle humanité.

Nous n'avons pas évoqué ici le déluge mésopotamien, mais celui-ci accompagnera en parallèle le récit biblique.

Il n'est pas facile de déterminer des causes qui seraient communes dans tous les récits mythologiques, mais un certain nombre de constantes semblent quand même se dégager. En premier lieu vient, bien sûr, le signe d'un mécontentement des dieux, pour des raisons qui ne

paraissent pas toujours évidentes mais dont la responsabilité vient le plus souvent des hommes. Il est aussi fréquemment l'indice d'une forme de purification ou, à tout le moins, de régénération.

Revenons maintenant au déluge biblique.

2. Une humanité antédiluvienne et antéhumaine

Lorsque le premier couple humain sort d'Éden pour entamer sa nouvelle vie sur une terre qu'il lui faut conquérir, le premier geste, si l'on peut dire, sera de remplacer Caïn, qui sort en quelque sorte de la création.

Il aura certes une descendance, fondera une ville du nom de son premier fils, Hénoch. C'est d'ailleurs une preuve de plus que, pour les auteurs bibliques, d'autres phénomènes de création ethnique s'étaient produits ici et là, permettant aux ressortissants bibliques de trouver des femmes pour enfanter.

Mais pour les auteurs, l'aventure de Caïn n'est qu'un épiphénomène et le récit se concentre sur les autres descendants d'Adam et Ève, à commencer par le premier d'entre eux, Seth :

Adam connut encore sa femme et elle enfanta un fils. Elle lui cria le nom de Seth : « Oui, Élohîm a placé pour moi une autre semence à la place d'Abel, puisque Caïn l'a tué ».

À Seth lui aussi, il naquit un fils. Il l'appela du nom d'Énosh. Alors, on commença d'invoquer le nom de YHWH.

(Genèse IV, 25-26)

Le nom du troisième patriarche, Énosh, mérite qu'on s'y attarde. Littéralement, עֲנוֹשׁ [‘énôsh] signifie « homme ». Mais c'est par l'étymologie que ce dernier perd une partie de la puissance créatrice de son père. Ce nom, en effet, se rattache, comme celui de אִשָּׁה [‘ishshâh] « femme » à la racine hébraïque עָנָה [‘ns] « être faible ».

Tout comme 'âdâm, le nom d'Énosh désigne à la fois un personnage particulier de l'histoire biblique, ainsi que l'ensemble des hommes. Dans ce dernier sens, on le rencontre 39 fois dans tout l'Ancien Testament, c'est-à-dire infiniment moins qu'ish (2 082 mentions) ou qu'âdâm (543 mentions). Il est souvent employé pour illustrer la fragilité et la futilité de l'homme, face à la toute-puissance de YHWH.

L'arrivée d'un homme dont le caractère étymologique est d'être « faible » coïncide avec l'autorisation d'invoquer le nom de YHWH. Une telle association d'idées ne saurait être le fait du hasard. Elle veut entériner la victoire définitive de la divinité sur la créature. C'est la faiblesse de l'homme qui rend indispensable la médiation du Ciel. Même si le processus d'humanisation n'est pas encore parvenu à son terme – comme nous le verrons bientôt –, l'homme est remis à sa place d'être fini, bien en dessous de l'infini divin.

Cependant, nous le verrons un peu plus loin, cette victoire du créateur sur sa créature sera encore remise en cause par cette dernière, lors des épisodes qui suivent l'histoire de cette première humanité pour le moins déconcertante.

En effet, si elle reste bien en-dessous de la divinité, elle se tient encore assez largement au-dessus de la condition humaine généralement admise. Car si l'on dresse le tableau de longévité des dix patriarches antédiluviens, cela donne ceci :

Nom des patriarches	Âge
Adam	930 ans
Seth	912 ans
Enosh	905 ans
Caïnan	910 ans
Mahalalel	895 ans

Yéred	962 ans
Hénoch	365 ans
Mathusalem	969 ans
Lamech	777 ans
Noé	950 ans

Ce qui nous fait quand même une moyenne de 857 ans et demi, surtout parce deux d'entre eux n'ont pas eu la chance d'approcher ou de dépasser les neuf siècles d'existence : Lamech, pour des raisons inconnues et Hénoch, parce que, au terme de ses 365 années de bons et loyaux services, « YHWH l'a pris »¹. Pour en faire quoi, nul ne le sait mais la question a longuement tarabudé les théologiens puisqu'il existe un livre intitulé tout simplement *Hénoch*, dont on a retrouvé des fragments dans l'une des grottes de Qumrân². On y décrit dans le détail tout ce que le patriarche a pu contempler dans les différents ciels qu'il a visités, ainsi que l'ensemble du personnel angélique qui y travaille.

On peut constater qu'avec ses 969 printemps, Mathusalem compile à lui seul la performance d'une huitaine de Jeanne Calment. On remarquera enfin que les deux premiers fils d'Adam, Caïn et Abel, ne figurent pas dans cette liste.

Cette humanité hors norme trouve d'ailleurs un pendant dans la littérature sumérienne, avec dix rois antédiluviens dont la longévité n'a vraiment rien à envier aux patriarches bibliques, qui font même figures de gamins en comparaison. Bérose, un prêtre babylonien du IV^{ème} siècle avant notre ère nous en a laissé une liste pour le moins impressionnante :

Rois sumériens ³	
<i>Nom</i>	<i>Age</i>
Alulim	36000 ans
Alagar	10800 ans
Enmenluanna	46800 ans
Ammeluanna	43200 ans
Ammegalanna	64800 ans
Dumuzi	36000 ans
Enmeduranki	64800 ans
Sibzianna	36000 ans
Ubara-Tutu	28800 ans
Utanapishtî	64800 ans

Il convient cependant de tempérer quelque peu ces nombres, car les Mésopotamiens utilisaient des méthodes de calcul basées sur un système sexagésimal. Il faudrait donc les diviser par soixante, ce qui laisse quand même une longévité qui laisserait pantois les statisticiens de l'INSEE.

Comment expliquer une telle espérance de vie ?

1. *Genèse* V, 24.

2. Voir *La Bible de la Pléiade. Écrits intertestamentaires*, « Hénoch », traduction André CAQUOT, éditions Gallimard, Paris, 1987, pp. 463-625.

3. Sources : Édouard DHORME, « L'aurore de l'histoire babylonienne », dans *Recueil Édouard Dhorme*, Paris, 1951, pp. 3-27. Dans la présente liste, les noms des rois ont été simplifiés. On rencontre également, dans d'autres recensions, des généalogies de huit rois seulement, en particulier dans le prisme *W.B. 444, op. cit.* Ici, le nom d'un roi est vraisemblablement doublé (il s'agit d'Enmeluanna) et le héros du Déluge, Utanapishtî, a été rajouté à la place d'un certain Ziusudra.

Il est difficile de répondre directement à cette question car rien n'est dit sur la vie de ces hommes, qui fait seulement l'objet d'un chapitre généalogique destiné à relier Abraham à Adam. En revanche, autour d'eux, il se passe des choses pour le moins étonnantes :

Quand l'homme commença à se multiplier à la surface du sol et qu'il lui naquit des filles, les fils de l'élohîm virent que les filles de l'homme étaient belles. Ils prirent pour eux des femmes parmi toutes celles qu'ils avaient choisies.

(...)

En ces jours et même après, il y avait des géants sur la terre, quand les fils de l'élohîm venaient vers les filles de l'homme et qu'elles enfantaient. C'étaient les héros des temps anciens, des hommes du Nom.

(Genèse VI, 1-4)

Cette union contre nature est pour le moins très déconcertante, dans un paysage supposé monothéiste. Pourtant, les termes en hébreu ne prêtent pas à confusion : l'expression בְּנֵי הָאֱלֹהִים [*beney há'èlohîm*], pose un problème d'interprétation. Tout d'abord, on remarque que le mot *èlohîm* est précédé d'un article. Il s'agit donc d'un nom commun. Mais c'est un terme pluriel, qui est généralement utilisé, on l'a vu, pour désigner YHWH par un pluriel de majesté. Est-ce le cas ici ? C'est peu probable en raison précisément de la présence de l'article. Dans ces conditions, le pluriel semble devoir s'imposer et nous serions tentés de traduire l'expression par « fils des dieux ».

Cependant, cette traduction paraît entrer en dissonance avec בְּנוֹת הָאָדָם [*benôt há'ádám*], que l'on peut traduire sans l'ombre de doute par « filles de l'homme ». Mais c'est un singulier face à un pluriel. Il est vrai que le mot *ádám* est souvent employé pour définir le genre humain...

Quoiqu'il en soit, nous sommes là face à un mariage qui a beaucoup embarrassé les théologiens. Les fils de dieu, tels qu'ils sont restés dans la plupart des traductions contemporaines, sont généralement assimilés aux anges. Mais c'est un choix théologique. D'abord parce que les « anges » ne sont jamais désignés comme les fils de Dieu, mais comme ses envoyés. Leur nom, d'ailleurs, מַלְאָכִים [*mal'ákîm*] a un sens beaucoup plus institutionnel puisqu'il signifie « messenger », terme qui peut tout aussi bien être utilisé au sens d'ambassadeur¹.

Certes, ils furent naturellement pensés comme étant des créatures de Dieu, mais le rapport de filiation a un sens beaucoup plus fort. Il suppose d'abord l'existence d'un parèdre féminin, car les Hébreux ne se préoccupaient pas encore de PMA ou de GPA. Mais surtout, il renseigne sur la nature même de ces créatures car peut-on être autre chose qu'un dieu quand on est fils de dieu ?

Certes, on peut gloser à perpétuité sur la nature de ces anges sans leur trouver une origine véritablement satisfaisante. Il semble qu'ils soient la résultante d'un double processus : celui d'éviter tout anthropomorphisme excessif qui ferait de YHWH un dieu trop proche de l'homme, trop proche pour être craint ; l'obligation également de syncrétiser toutes les croyances populaires en des déités plus ou moins naturalistes pour en faire une cour céleste angélique, inféodée totalement à YHWH.

Mais si ces curieux « fils d'élohîm » ont été rapidement assimilés à des anges, on les dépeindra plus tard comme des anges déchus, ainsi qu'on peut le voir dans cet extrait tiré des voyages supposés d'Hénoch dans l'au-delà :

(Les Anges) prirent pour eux des femmes, une pour chacun d'eux, et ils se mirent à les approcher et à se souiller à leur contact. Ils leur enseignèrent les drogues, les charmes, la botanique et ils leur montrèrent les herbes...

(Hénoch VII, 1)

1. I Rois XX, 2.

C'est par eux que le mal est arrivé, ce qui contredit quelque peu l'idée que le mal vient exclusivement de la consommation du fruit. Mais, par ailleurs, il est dit que les anges se souillent au contact de l'humanité, incluant ici une forme de réciprocité.

Cette semi-hiérogamie, qui dément radicalement toute idée que les anges n'ont pas de sexe, a eu des retombées directes avec la naissance de créatures que les narrateurs bibliques peinent à décrire, puisque trois termes les définissent, que nous avons respectivement traduits, sans aucune certitude, par « géants », « héros » et « homme du nom ». L'hébreu utilise d'abord le terme נְפִלִים [*nephilîm*], qui est tiré d'un verbe נָפַל [*nâphal*] signifiant « tomber ». Le livre des *Nombres* les mentionne comme les défenseurs de Canaan, fils d'Anaq, ce qui ne nous donne aucune indication particulière.

L'autre terme, גִּבּוֹרִים [*gibbôrîm*] est plus connu. Nous l'avons rendu par « héros » et il désigne, dans les autres emplois, des hommes forts et vaillants. Des surhommes en quelque sorte.

La dernière expression, אֲנָשֵׁי הַשֵּׁם [*aneshey hashem*] est une traduction littérale pour « hommes du nom ». Ce que la plupart des traducteurs de la Bible interprètent comme « homme de renom ». On pense bien sûr à la manière dont de nombreux juifs pratiquants aujourd'hui désignent Dieu par le vocable « Hashem », mais il s'agit d'une pratique tardive et ce terme n'a jamais été désigné comme l'un des noms particuliers de YHWH.

On remarquera enfin que l'homme est désigné de deux manières différentes dans ces quelques versets : quand il désigne les femmes qui s'unissent aux fils d'élohîm, on utilise le terme *âdâm* ; quand il s'agit des créatures filiales, on se sert du mot *'îsh*. Cela nous renvoie au moment de la création de la femme à partir de la côte de l'homme : rappelons-nous :

YHWH Élohîm fit tomber une torpeur sur l'homme ('âdâm) qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et enferma de la chair à sa place. Puis YHWH Élohîm façonna une femme ('ishshâb) de la côte qu'il avait tirée de l'homme ('âdâm). Il la mena à l'homme ('âdâm) et l'homme ('âdâm) dit :

« Cette fois, celle-là est l'os de mes os et la chair de ma chair. »

Pour elle, il cria : « femme ('ishshâb) ! » car c'est d'un homme ('îsh) qu'elle fut tirée. C'est pourquoi l'homme ('îsh) quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme ('ishshâb) et ils deviendront une seule chair.

(Genèse II, 21-24)

Nous n'allons pas ici refaire tout le débat déjà développé antérieurement, mais simplement retenir que le mot *âdâm* est utilisé pour définir la personne créatrice, la « fille de l'homme » et le mot *'îsh* pour qualifier l'individu créé, « l'homme du nom ». Nous pouvons inférer de cette précision langagière manifestée par les auteurs l'idée qu'il reste encore du divin dans les créatures supposées humaines que sont les filles de l'*âdâm*.

C'est un divin revivifié par cette hiérogamie, au point de donner naissance à ces créatures fabuleuses, mais qui va s'édulcorer dans l'espèce humaine, au prix d'une nouvelle punition.

Certes, nous sommes donc dans un flou qui n'a rien d'artistique, mais qui fait quand même fortement penser à d'autres mythologies, grecque en particulier, où les héros fondateurs étaient le produit des amours entre des divinités et des humains.

Est-ce le fruit de ces amours où la condition initiale du premier couple humain, mais la longévité attribuée à ces premiers hommes est naturellement incompatible chez un peuple habitué à une espérance de vie ne dépassant guère les trente-cinq ans. Dépasserait-elle le double, ou même le triple, qu'elle serait tout autant irrecevable.

Elle laisse d'ailleurs YHWH très dubitatif :

Alors, YHWH dit : « Mon souffle ne restera pas toujours en l'homme, étant donné ses erreurs : il est chair ; ses jours seront de cent vingt ans. »

(Genèse IV, 1-3)

En outre, cette espérance de vie s'accompagne d'un mode de vie qui semble peu compatible avec les desseins premiers de la divinité.

YHWH vit que le mal de l'homme se multipliait sur la terre et que les desseins de son cœur n'étaient toujours orientés que vers le mal. YHWH se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et son cœur en fut affligé. YHWH dit « J'effacerai de la surface du sol l'homme que j'ai créé, de l'homme aux bestiaux, jusqu'aux reptiles et aux oiseaux des cieux car je me repens de les avoir faits. »

Mais Noé trouva grâce à ses yeux.

(Genèse VI, 5-7)

Alors se met en place l'idée d'un déluge.

Un déluge dont les raisons sont clairement liées ici au comportement des hommes, mais qui semblent essentiellement liées à ces mariages contre-nature. En effet, les deux fautes précédentes, celle du premier couple et celle de Caïn, ont déjà été punies. C'est donc ce troisième comportement qui vaudra la destruction de ce qui n'est plus vraiment une humanité, puisqu'elle s'est alimentée d'éléments divins ou semi-divins. Mais très logiquement, la faute en incombe pour moitié aux hommes et à la divinité, qui a laissé s'échapper ses fils. C'est d'ailleurs la raison qui poussera les théologiens ultérieurs à assimiler ces « fils d'Élohîm » à des anges déchus.

Il convient, pour repartir sur des bases plus saines, de revenir à la toute première humanité : celle qui ne s'est pas corrompue dans ces alliances, celle qui est restée fidèle au couple initial, en la personne de Noé, un homme « juste et parfait »¹, des qualités que nous discuterons dans le paragraphe suivant.

3. Un déluge pour les noyer tous

Précisons tout d'abord qu'il n'y a pas un récit du Déluge mais deux recensions, qui s'entrecroisent, se complètent mais, quelquefois, se contredisent. L'une que l'on prête à la source D, l'autre appartenant à la source P, déjà évoquée. Un tableau synoptique permet de les distinguer et d'en mieux rendre la cohésion interne² :

Source D	Source P
<i>VI, 3. 5-8 :</i> YHWH renie sa création et décide de détruire l'humanité. Mais Noé trouve grâce à ses yeux.	<i>VI, 1-2. 4 :</i> Les fils des élohîm, en s'unissant avec les filles des hommes, propagent le mal sur la terre. <i>VI, 9-18 :</i> Noé est juste, mais la terre corrompt. Élohîm décide sa destruction. Il ordonne à Noé de construire une Arche.
<i>VII, 1-5 :</i> Noé doit faire entrer dans l'Arche, outre lui et sa maison, les animaux purs (7 couples par espèce) et impurs (1 couple par espèce).	<i>VI, 19 :</i> Noé entrera dans l'Arche avec sa famille et un couple de chaque espèce d'animaux vivant sur la terre ou dans les cieux.
<i>VII, 10 :</i> Sous l'action de YHWH, les pluies s'abattent sur la terre.	<i>VII, 11 :</i> Élohîm fait déborder les sources de l'Abîme et ouvrir les écluses des cieux.
<i>VII, 22-23 :</i> Toute vie est détruite.	<i>VII, 18-21 :</i> Toute vie est détruite.
<i>VII, 12. 17 :</i> Le Déluge dure 40 jours.	<i>VII, 24 :</i> Le Déluge dure 150 jours.
<i>VIII, 2b :</i> L'averse des cieux est retenue.	<i>VIII, 1-2a :</i> Élohîm ferme les sources de l'Abîme et les écluses des cieux.
<i>VIII, 7-12 :</i>	<i>VIII, 3-6 :</i>

1. *Genèse VI, 9.*

2. André PARROT, *Déluge et Arche de Noé*, éditions Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1955, pp. 9-14.

Après 40 jours, Noé commence son lâcher d'oiseaux (corbeau, puis colombe).	Au terme de 150 jours, l'Arche se pose sur le mont Ararat et les eaux continuent à baisser.
<i>VIII, 13a</i> : Les eaux ont séché.	<i>VIII, 13b</i> : La surface du sol est desséchée.

Nous retrouvons donc des dissemblances assez marquées entre les deux récits, par-delà leurs convergences évidentes.

Si la colère divine est la même dans les deux récits, elle est clairement explicitée dans le second : elle est la résultante des accouplements entre « ses fils » et les filles de l'homme. Mais, dans ce cas, cette animosité devrait également se tourner contre les vrais auteurs, c'est-à-dire ces étonnantes entités angéliques. Nous avons probablement là l'origine du mythe de Satan, qui ne trouvera pas naissance directement dans le texte biblique, mais dans la littérature intertestamentaire, où le monde angélique sera véritablement organisé et où l'on développera à l'envi le jugement puis le châtement de 90% de ces êtres¹.

Le déroulement technique, si l'on peut dire, de cette montée des eaux est également différent selon les versions. Dans J, elle est la résultante d'un simple épisode cévenol outrepassant les limites habituelles de ses débordements. Les causes en sont donc « naturelles ». Dans le second cas, l'eau provient de deux directions complémentaires : elle tombe du ciel par le biais des écluses célestes mais elle monte également du sol car les fontaines ouvrant sur l'Abyme ont été ouvertes. La main divine y est donc beaucoup plus présente mais la symbolique y est différente.

En outre, la durée de la transgression marine est également différente : 150 jours contre 40 jours. Il est d'ailleurs curieux de constater qu'il faut presque quatre fois plus de temps pour couvrir la terre avec deux sources différentes qu'avec les seules précipitations. Mais le problème n'est pas là. Les 150 jours qui sont rattachés à la résurgence des eaux de l'Abîme semblent devoir indiquer qu'il s'agit d'une véritable recreation. Ce sont les eaux noires du Chaos qui reviennent sur terre pour y détruire toute forme de vie et repartir sur une surface vierge. Et, dans cette perspective-là, le nombre ne paraît pas fonctionner sur un mode symbolique, car on n'en trouve nulle autre trace dans l'Ancien Testament.

Le nombre 40 au contraire, jouit d'une considération particulière que nous avons déjà eu l'occasion de mettre en évidence. C'est l'un des nombres de la sacralité. Aussi, le mettre en rapport avec des eaux qui viennent du ciel et non de la terre, c'est peut-être mettre en récit l'idée qu'il ne s'agit pas réellement d'une refondation, mais plutôt d'une purification. Les eaux lustrales viendraient ainsi purifier la première humanité. Non celle qui, dans le jardin d'Éden, a commis la première faute, mais plutôt celle qui s'est souillée avec des alliances contre nature. D'ailleurs, cette question de la pureté joue également quand il s'agit de choisir le nombre de spécimens des espèces animales admises au sein de l'Arche : sept couples pour les espèces pures, un couple seulement pour les impures.

Cependant les deux récits se rejoignent sur l'essentiel : le déluge laisse la place pour une humanité nouvelle, à partir d'un couple humain trié sur le volet. Il est d'ailleurs curieux qu'on n'ait pas jugé utile de mentionner le nom de l'épouse de Noé quand le reste de sa maison est clairement nommé : il s'agit de Cham, Sem et Japhet, dont les compagnes sont demeurées aussi anonymes que celle de leur père. C'est donc à partir de ce trio que l'humanité va se reconstruire.

Nous y reviendrons un peu plus loin.

Attardons-nous maintenant sur le mythe mésopotamien, qui n'est certainement pas étranger à la constitution du Déluge biblique.

Plusieurs sources différentes évoquent cet événement, selon les lieux et les époques². La plus ancienne remonte à Sumer avec un héros qui s'appelle Ziusudrâ, dont le nom signifie « vie des jours

1. Voir Daniel FAIVRE, *Vivre et mourir dans l'ancien Israël*, op. cit., pp. 281-288.

2. Pour davantage de précision, le lecteur pourra se reporter à Jean BOTTÉRO et Samuel Noah KRAMER, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, op. cit., pp. 526-601.

prolongés ». La source ninivite évoque Utanapishtî, « j'ai trouvé ma vie » en akkadien, que l'on retrouve également dans l'épopée de Gilgamesh. Les textes babyloniens optent, eux, pour *Atrahasis*, c'est-à-dire « Supersage ». On peut aussi mentionner une recension plus tardive que l'on doit à l'historien de Babylone déjà rencontré, Bérosee, et qui évoque pour sa part le nom de Xisouthros, mais il s'agit là de la forme hellénisée de Ziusudra.

Mais les variations entre eux ne jouent que sur les marges et, comme ils sont pour la plupart, nettement plus anciens que les traditions bibliques, on peut légitimement penser qu'ils ont pu les inspirer. Ils s'appuient d'ailleurs sur des séquences d'inondations clairement attestées, au moins dans la basse vallée des Deux-Fleuves, au point que les archéologues ont été tentés d'identifier des dépôts alluviaux s'intercalant entre des niveaux riches en vestiges humains, comme à Kish, à Ur ou à Suse, comme l'indice d'un diluvium qui aurait inspiré le mythe du Déluge, voire de prouver son existence.

La question n'est certes pas de chercher les preuves d'un véritable déluge, même en ces temps de réchauffement climatique, mais plutôt de souligner que, presque partout dans le monde, les hommes ont pu voir en œuvre l'extraordinaire pouvoir de destruction que possédaient les eaux violentes ce qui, allié à la symbolique purificatrice du liquide, a contribué à façonner l'idée d'une catastrophe originelle ou eschatologique.

Terminons ce propos sur le phénomène déluge lui-même par des comparaisons avec le mythe suméro-babylonien.

Dans les deux cas, il y a la volonté d'un dieu de détruire l'humanité. Les raisons en sont assez semblables.

Entre les deux fleuves, c'est le vieil Enlil qui ronchonne :

*La rumeur des hommes est devenue trop forte.
Je n'arrive plus à dormir avec tout leur tapage.*

(BM 39099, I, 3-4)¹

Du côté du Jourdain, YHWH se plaint en ces termes de l'attitude des hommes :

La fin de toute chair est venue pour moi car la terre est emplie de violence à cause d'eux.
(Genèse VI, 13)

Mais dans les deux traditions, il y aura naturellement un survivant. Ce sera Noé, grâce à sa droiture, ce sera Utanapishtî, pour une raison quelque peu différente. Si les hommes disparaissent, les dieux seront à nouveau obligés de travailler. Alors, Enki avertit très discrètement Utanapishtî, au travers d'une palissade, de la décision d'Enlil et l'enjoint à construire sa nef.

Les mensurations de l'Arche sont également différentes d'un récit à l'autre. L'arche de Noé est un rectangle possédant 3 étages : c'est un bâtiment d'une taille plus que respectable pour l'époque. Long de 150 mètres, il est large de 25 mètres pour une hauteur de 15 mètres. Le bateau d'Utanapishtî est plus modeste, mais sans doute moins facile à guider puisqu'il s'agit d'un cube de 60 mètres d'arête avec neuf étages.

Mais toutes deux sont conformes aux règles de la construction navale de l'époque et sont constituées de bois bitumé, afin d'en assurer l'étanchéité. On n'y admet que les animaux, sauf naturellement les poissons et même, apparemment, les oiseaux, supposés capable de se sauver par leurs propres moyens, mais pas les plantes. Sauf peut-être la vigne, nous le verrons plus loin.

Le lieu d'échouement de l'arche diffère également d'un récit à l'autre. Nisir pour les traditions mésopotamiennes, soit le point culminant de la région, Ararat, plus au nord, pour le déluge biblique. Bérosee, qui semble avoir connu les deux traditions, le situait dans le Caucase. Longtemps entouré d'un halo de superstition affirmant que Dieu en interdisait l'accès², le mont Ararat ne fut gravi pour

1. *Ibidem*, p. 559.

2. Voir *L'Univers Illustré*, n° 281, Paris, jeudi 1^{er} octobre 1864.

la première fois qu'en 1829. Malgré les difficultés pour y parvenir, de nombreuses expéditions furent menées mais, comme on peut s'en douter, aucune ne découvrit des restes de l'Arche.

Le lâcher d'oiseaux est également parallèle dans les deux traditions, malgré quelques divergences quant à la nature de ceux-ci. Dans le texte biblique, le corbeau sort une première fois et revient. Puis c'est la colombe. Lors de sa seconde sortie, elle ramène une feuille d'olivier dans son bec, avec toute la symbolique qu'on lui prête. Sa troisième sortie est la dernière, elle ne reviendra plus.

Dans le récit babylonien, pas de feuille d'olivier mais un ballet d'oiseaux qui partent et qui reviennent : une colombe d'abord, une hirondelle ensuite et un corbeau, qu'on ne revit plus.

Enfin, dans les deux cas, on peut relever que lorsque le déluge est proclamé, rien ni personne ne semble pour être capable de l'arrêter. Il fonctionne un peu comme une bombe à retardement dont on ne pourrait plus interrompre le compte à rebours. Les forces du chaos sont mises en marche et rien ne peut les freiner, tant qu'elles ne sont pas parvenues aux fins qu'on leur a destinées.

Les deux rescapés, Noé et Utanapishtî, pour ne retenir que lui, ont le même réflexe à la fin du Déluge :

Noé bâtit un autel pour YHWH. Il prit de tout animal pur et de tout oiseau pur pour faire monter des holocaustes sur l'autel.

(Genèse VIII, 20)

Je fis un banquet pour les dieux, disposant le repas sur le faite de la montagne. Je plaçai de chaque côté sept vases rituels à boire.

(Gilgamesh, XI, 155-156)¹

Cependant, les rescapés ne connurent pas la même récompense. À Babylone, Utanapishtî devint un dieu, quand Noé conserva sa nature humaine mais bénéficiera de la première alliance offerte par YHWH aux survivants. Une alliance symbolisée par l'arc-en-ciel. Mais c'est la seule mention biblique de ce dernier, même comme manifestation météorologique et il est difficile d'épiloguer davantage. Cette alliance s'applique en outre à l'ensemble des êtres vivants et constitue un engagement de la part de la divinité de renoncer au Déluge et à détruire la terre. La symbolique de cette image est suffisamment évidente pour éviter de la développer autrement que par un proverbe bien connu : après la pluie vient le beau temps.

C. BABEL

1. Les rescapés du Déluge

Enfin, cette humanité noachique recevant l'alliance reste encore légèrement surhumaine quand même car il est le dernier des grands patriarches à conserver cette longévité exceptionnelle proche du millénaire. Après lui, un nouveau compte à rebours est entamé.

Sem	600 ans
Arpakshad	438 ans
Shélah	433 ans
Éber	464 ans
Pélég	239 ans
Réou	239 ans
Seroug	230 ans
Nahor	148 ans

1. Traduction, Jean BOTTÉRO, *L'épopée de Gilgamesh. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, éditions Gallimard, Paris, 1992, p. 194.

Térah	205 ans
Abraham	175 ans

Un compte à rebours qui se termine avec Moïse :

Isaac	180 ans
Jacob	147 ans
Joseph	110 ans
Moïse	120 ans

Il avait été dit en effet, entre Éden et Déluge :

YHWH dit : « mon souffle ne restera pas toujours en l'homme étant donné ses erreurs : il est chair ; ses jours seront de cent vingt ans. »

(Genèse VI, 3)

Cette lente décroissance de la longévité illustre la transition entre une humanité édénique et encore très proche de la création, trop pour être réellement humaine, vers une humanité réelle, même si l'âge « parfait » de Moïse a de quoi faire rêver encore aujourd'hui.

Le texte fonctionne donc avec une incontestable logique. L'éternité est passée deux fois à la portée de l'homme mais il n'a pu s'en saisir : une première fois en amorçant la consommation du fruit des arbres défendus ; la seconde en livrant ses filles à des actes contraires à leur nature. En quelque sorte, on pourrait dire que l'histoire commence avec Abraham.

Mais elle demande encore quelques ajustement et l'humanité noachique devra répondre aux canons des auteurs du premier millénaire et trois frères ne suffisent pas à synthétiser la multiplicité des peuples.

Il faut donc les séparer et mêler leurs langues et leurs cultures.

Comme chacun le sait, cet épisode mythique a d'abord pour fonction de différencier les peuples entre eux, mais il intervient en second, si l'on peut dire, car une première division de l'humanité est opérée au sortir de l'Arche, après les sacrifices d'usage. En effet, le chapitre X de la *Genèse* est entièrement consacré à la généalogie des trois fils de Noé, qui donnent directement ou indirectement naissance aux 72 peuples dûment comptabilisés par Augustin d'Hippone¹.

Cependant, si ce chapitre se livre à une présentation quantitative de la nouvelle humanité, celui qui le précède introduit des notions nettement plus qualitatives.

Noé, homme du sol, commença à planter une vigne. Il but du vin, s'enivra et se dénuda au milieu de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et le fit savoir à ses frères, dehors. Sem et Japhet prirent le manteau et le mirent à l'épaule, tous deux, et, marchant en arrière, ils couvrirent la nudité de leur père. Le visage vers l'arrière, ils ne virent pas la nudité de leur père.

(Genèse IX, 20-23)

Dans les premiers temps de la création, YHWH avait nettement marqué sa préférence pour les activités pastorales et ce réflexe d'agriculteur peut surprendre. Mais Noé est un אִישׁ הָאֲדָמָה [*ish há'adámâh*], un « homme du sol ». Nous avons eu l'occasion de développer l'importance spirituelle de la terre, mais ici, elle est clairement dédivinisée puisque le mot est précédé d'un article. D'ailleurs, toute l'action semble ici dégagée de tout sous-entendu créateur car le terme utilisé pour définir l'action de Noé, le verbe נָטַע [*nâta''*] a bien le sens de « planter », comme tout cultivateur moyen peut le faire, mais il n'est pas celui qu'utilisait Adam pour créer les animaux (כָּרָא [*kâra'*] « crier »).

1. AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, livre XVI, chapitre 3.

La vigne semble pousser très vite sous ces latitudes puisque, dès le verset suivant, il s'enivre dans sa tente. Noé, qui était désigné comme un homme « juste et parfait »¹. Les deux mots méritent qu'on s'y attarde.

צַדִּיק [cadiq] « juste » a le sens qu'on lui connaît aujourd'hui en français, il indique ce qui est conforme à la justice et au droit et définit la rectitude du comportement, la soumission aux normes établies par la loi, ici la loi divine. Il commande aussi bien la justice que la justesse.

תָּמִים [tâmim] « parfait » vient compléter le qualificatif précédent en soulignant, outre l'absence de défaut, l'idée d'une complétude et d'une intégrité. En d'autres termes, Noé pourrait passer pour un nouvel Adam, un Adam d'avant la faute. Ou, pour dire les choses d'une façon plus précise, il pourrait être la somme de Caïn et Abel, avant que le premier ne tue le second. Sa perfection permettrait alors de concilier ou de réconcilier le nomade et le sédentaire, le pasteur et le cultivateur.

Cependant, cette réconciliation ne va pas sans difficulté et l'ivresse, avec ses comportements les plus baroques, survient aussitôt. Il semble que nous restons là sur le même registre symbolique car cet acte d'ivrognerie n'est jamais jugé négativement dans le texte biblique.

Cela ressemble à une transposition de la vieille fable d'Ésope reprise par La Fontaine « le rat des villes et le rat des champs ». C'est le Noé des champs qui plante la vigne et boit le vin, c'est le Noé des steppes qui est ivre : le buveur de vin face au buveur de lait ! C'est donc, par conséquence, une conséquence de cette complétude qui allie les forces mais aussi les faiblesses de chaque mode de vie.

Cependant, cette manifestation pour le moins étonnante de son ivresse a des répercussions déterminantes sur le reste de l'humanité, par l'attitude de ses trois fils. C'est donc Cham, père de Canaan, qui découvre involontairement la nudité et son père en entrant dans la tente de façon impromptue et qui appelle ses deux frères à l'aide. Ceux-ci se munissent d'un manteau pour couvrir Noé mais prennent soin d'entrer à reculons pour éviter de découvrir la nudité de leur géniteur.

Lorsqu'il a retrouvé ses esprits, Noé a une phrase très dure pour stigmatiser l'attitude de son fils :

Maudit soit Canaan ! Qu'il soit, pour ses frères, l'esclave des esclaves !
(Genèse IX, 25)

Ainsi, la faute ne s'abat pas sur celui qui se dénude mais sur celui qui contemple cette nudité, conformément d'ailleurs à la loi contenue dans le chapitre XVIII du Lévitique. On remarquera également que la malédiction ne s'abat pas sur l'auteur lui-même, mais sur son fils et toute sa descendance. Cette filiation était d'ailleurs annoncée et on peut presque avancer que c'est en tant que père de Canaan que Cham a découvert la nudité de son père et commis cette faute rédhibitoire. Et le fait que celle-ci ait été fortuite n'est en aucun cas une circonstance atténuante.

Comme dans tous les récits fondateurs, et celui-ci l'est aussi, il fallait une faute et comme la rectitude de Noé l'empêchait de la supporter, on la déplace sur son petit-fils. Et la suite est évidente :

Puis il ajouta : « Béni soit YHWH, Élohîm de Sem, que Canaan soit un esclave pour eux ! Qu'Élohîm élargisse Japhet et qu'il réside dans les tentes de Sem ! Que Canaan soit leur esclave ! »
(Genèse IX, 26-27)

L'interprétation de la sentence ne demandera pas un long développement : elle permet de justifier le concept de « Terre Promise », dont nous avons vu qu'il semble être apparu dans la religion yahwiste au moment de l'Exil à Babylone. Elle affirme donc la légitimité des juifs de l'Exil

1. Genèse VI, 9, une qualité confirmée par Ézéchiel XIV, 14.20 ; Siracide XLIV, 17 et, dans le Nouveau Testament, par II Pierre II, 5.

à posséder la terre, vis-à-vis des Cananéens et même des Judéens restés au pays au moment de la déportation.

Après ces événements vient la table des peuples, déjà évoquée, qui se termine par ces deux versets qui semblent clore le phénomène de création :

*Voilà les fils de Sem selon leurs clans et leurs langues, dans leur pays et leurs nations.
Et voici les clans des fils de Noé, selon leurs générations, dans leurs nations.
D'eux se sont dispersées les nations sur la terre après le Déluge.*
(Genèse X, 31-32)

Or, le mythe de Babel, au chapitre suivant, montre que cette dispersion reste à faire.

2. Une dispersion linguistique et géographique

Avant toute chose, précisons que ce mythe trouve à nouveau une forme d'équivalence dans la documentation babylonienne, comme on peut le voir dans cet extrait :

*Autrefois, il n'y avait ni serpent, ni scorpion
Il n'y avait ni hyène, ni lion,
Il n'y avait ni chien sauvage, ni loup,
Il n'y avait ni frayeur, ni terreur,
L'homme n'avait point de rival.
En ces jours, [...] l'univers entier, les peuples à l'unisson parlaient à Enlil en une seule langue.
Alors [...] Enki, le seigneur de l'abondance, dont les recommandations sont dignes de confiance,
Le seigneur de la sagesse qui comprend le pays,
Le chef des dieux,
Rempli de sagesse, le seigneur d'Eridu changea le discours dans leur bouche, apporta en lui la discorde dans
le discours de l'homme qui, jusque là, avait été un.*
(Enmerka et le seigneur d'Aratta 136-155)

Le mythe de Babel semble méconnaître la première dispersion née de la descendance des trois fils de Noé, dont il a bien été précisé que chacun des 72 peuples disposait de sa propre langue et d'un territoire particulier. Il s'agit donc là probablement d'une autre source, une source qui connaît intimement l'usage des tours culturelles et, tout aussi intimement, le nom de Babylone.

En effet, le récit commence ainsi :

*Toute la terre n'avait qu'un seul langage et usait des mêmes mots.
Quand ils quittèrent l'Orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinear et ils s'y installèrent.*
(Genèse XI, 1-2)

Le pays de Shinear désigne la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate. C'est une traduction du nom sumérien de la Babylonie (Snr)¹. Le décor est donc tout de suite planté.

Le mythe se décline en trois moments très courts et très précis : le premier est celui de l'initiative prise par cette première humanité pos-diluvienne.

Ils se dirent entre eux : « Allons ! Fabriquons des briques et cuisons-les au four ! » La brique leur servit de pierre et le bitume de mortier.

Puis ils dirent : « Allons ! Bâtissons une ville pour nous et une tour, dont la tête soit dans les cieux et faisons-nous un nom, afin de n'être pas dispersés sur toute la surface de la terre ! »
(Genèse XI, 3-4)

1. Pierre-Maurice BOGAERT, Matthias DELCOR, Edmond JACOB, Édouard LIPINSKI, Robert MARTIN-ACHARD, Joseph PONTHOT (dir.), *Dictionnaire Encyclopédique de la Bible*, éditions Brepols, Maredsous, 1987, p. 1200.

Puis survient l'interprétation de ce geste par la divinité elle-même :

*YHWH descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils de l'homme.
Et YHWH dit : « Voici que tous ne forment qu'un seul peuple et ont une seule langue. S'ils commencent à faire cela, rien de ce qu'ils entreprendront ne leur sera impossible
(Genèse XI, 5-6)*

Suivie immédiatement par une action radicale :

« *Allons ! descendons et confondons leur langue, afin que l'homme n'entende plus la langue de son compagnon.*
»
*Alors, YHWH les dispersa sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville.
(Genèse XI, 7-8)*

Puis d'un épilogue :

*Aussi l'appela-t-on Babel car là, YHWH a confondu le langage de toute la terre et de là, il les a dispersés sur toute la surface de la terre.
(Genèse XI, 9)*

Nous pouvons déjà constater qu'il ne s'agit pas seulement de l'érection d'une tour, à quoi on résume trop souvent ce mythe, mais aussi de la construction d'une ville. Il semble donc y avoir un double récit, suivi d'une double punition.

Avant toute chose, remarquons le fait que les auteurs connaissent parfaitement les techniques de construction : la brique et le bitume relèvent de l'habitat de Mésopotamie où le sol, pauvre en éléments rocheux mais largement fourni en argile, permettant de façonner des briques et en bitume, prouve que le pétrole ne date pas d'hier, pour en assurer l'assemblage. La pierre et le mortier appartiennent à des techniques cananéennes où la présence montagnaise assure un approvisionnement permanent de ces matériaux.

Considérons maintenant ce double récit de la construction d'une tour et d'une ville, avec une première question de méthode : y a-t-il vraiment deux récits différents ou ne sommes-nous pas en présence d'un hendiadys¹, c'est-à-dire une figure de style dissociant la même chose en deux unités distinctes afin d'en montrer tous les aspects ? C'est une hypothèse possible mais, bien nous n'ayons nullement la place ici pour décliner toutes les propositions formulées par les chercheurs², celle-ci manque quand même d'arguments convaincants, surtout quand on évoque la prolifération des traditions alimentant le texte biblique. La thèse du double récit est nettement plus avantageuse pour l'esprit.

Cependant, il est certain que le récit possède une forte coloration babylonienne et que, tout particulièrement en Basse Mésopotamie, la ville et la tour faisaient partie d'un même ensemble, la seconde protégeant la première grâce aux cultes lunaires qu'on pratiquait à son sommet. Et, de fait, il semble clair que les auteurs rendent compte d'une expérience réelle qu'ils ont connue, eux ou des proches, durant la déportation qui a suivi à prise de Jérusalem. Mais ils la réutilisent pour à des fins d'édification.

Par ailleurs, chaque récit semble avoir sa logique propre :

– la recension sur la construction de la ville provoque la dispersion du peuple ;

1. C'était l'hypothèse d'Umberto CASSUTO, *A Commentary on the book of Genesis*, t. 2, First English Edition, Jérusalem, 1964, p. 237.

2. Le lecteur pourra, par exemple, se reporter à l'ouvrage d'Hubert BOST, *Babel, du texte au symbole*, éditions Labor et Fides, Genève, 1985.

– la recension sur l'érection de la tour aboutit à la confusion des langues.

Il est aussi important de rappeler que nous sommes toujours dans un mythe de fondation et que chacune de ses composantes est porteuse d'une forte valeur symbolique. Entre la tour et la ville, ces valeurs diffèrent.

La tour est marquée par la verticalité. Elle est l'élément, comme nous avons pu le voir pour les montagnes ou pour les arbres, qui relie les trois étages du monde, chthonien, humain et ouranien. Par ce lien, elle participe à l'équilibre du monde, mais elle met aussi l'homme en contact direct avec le monde des dieux.

D'ailleurs, le nom que donnaient les Babyloniens était *Etemenanki*, qui signifiait littéralement « maison du fondement du ciel et de la terre » ; expression qui illustre parfaitement cette symbolique de la tour.

La ville relève de l'horizontalité. Elle est le lieu où vivent les hommes, où ils s'organisent. Elle délimite un espace habité même si, naturellement, elle se constitue aussi autour d'un sanctuaire. Mais c'est un lieu de civilisation, un lieu de géographie humaine sur lequel l'homme exerce une certaine maîtrise. Le symbolisme de la ville n'est pas l'unique mais la multitude.

De la même manière, il faut sans doute mettre chacun des deux châtiments divins en phase avec l'une des deux initiatives humaines. Il semble que le texte biblique lui-même suggère d'associer la construction de la tour avec la confusion des langues et celle de la ville avec la dispersion des hommes. C'est en particulier le cas dans les versets quatre et cinq :

*YHWH descendit pour voir la ville et la tour...
... tous ne forment qu'un seul peuple et ont une seule langue.*

Le verset huit associe également la ville et la dispersion :

YHWH les dispersa... et ils cessèrent de bâtir la ville.

C'est d'ailleurs la logique même qui pousse vers cette association. Si le peuple n'a encore qu'une seule langue, c'est forcément la langue de la création, c'est-à-dire la langue divine. C'est celle qui permettait à Adam de donner vie aux animaux que YHWH lui présentait et même à la première femme. C'est la connaissance du verbe créateur.

En construisant cette tour pour accéder aux mondes célestes, les hommes possédaient la langue qui pouvait les en rendre maîtres. D'où la réflexion inquiète que les auteurs prêtent à YHWH :

S'ils commencent à faire cela, rien de ce qu'ils entreprendront ne leur sera impossible.
(Genèse XI, 6)

Nous retrouvons, dans ces propos de la divinité, la même crainte qu'elle éprouvait après les premières désobéissances de l'homme qui se sont manifestées avant le Déluge, quand l'homme était devenu « comme l'un d'entre nous ».

Là encore, le récit de la création de l'humanité reste marqué par l'accomplissement d'une faute qu'on peut nettement qualifier d'ontologique, tant elle colle aux premiers gestes des premiers hommes. C'est clairement une volonté prométhéenne de devenir l'égal des dieux. Ce désir commence avec la consommation de fruits illicites, elle se poursuit avec les mariages contre nature des filles de l'homme et elle vient échouer à Babel.

Il est d'ailleurs assez fascinant de constater que ce rêve est toujours lié, dans la Bible, à l'idée d'une humanité une et indivisible. Unis, les hommes peuvent tout. Il faut donc les diviser.

Il est un autre détail que nous n'avons pas encore souligné mais qui montre l'extrême cohérence que les auteurs finaux ont donné aux récits de la création, malgré les doublons qu'ils n'ont pu éviter. C'est la raison qui pousse les hommes à ces entreprises architecturales :

« Allons ! Bâtissons une ville pour nous et une tour, dont la tête soit dans les cieux et faisons-nous un nom, afin de n'être pas dispersés sur toute la surface de la terre ! »

(Genèse XI, 4)

Les hommes veulent se « faire un nom » : **שָׁמָּה** [*shem*]. Or, les héros nés de l'union des fils d'Élohîm et des filles des hommes étaient aussi décrits comme des **אֲנֹשֵׁי הַשָּׁמָּה** [*'aneshey hashém*] des « hommes du Nom ». Il y a trop de cohérence dans ces récits pour que ces deux éléments ne soient pas reliés. Cette volonté vient donc renforcer encore l'idée de devenir l'égal des dieux. Et, dans aucune mythologie, même polythéiste, les hommes ne peuvent prétendre à une telle aspiration. Il a certes pu y avoir, dans un passé mythique, des ponts reliant les deux natures, mais au moment de l'histoire, ces ponts sont rompus.

Cependant, avec Babel, la question a changé d'échelle par rapport au mythe adamique. Nous avons pu mettre en évidence, dans les chapitres précédents, qu'Adam était doté par le texte biblique d'un pouvoir créateur : c'est lui qui nommait les créatures que YHWH lui présentait, qu'il s'agisse des animaux ou même de la femme, qu'il amenait à la vie en criant leur nom.

Dans le mythe de Babel, le peuple qui est en œuvre est l'héritier direct d'Adam, passé par les dix générations de patriarches antédiluviens et composé de l'héritage noachique, qui ne doit rien aux mariages entre les filles des hommes et les fils des dieux. Ce peuple porte donc en lui les pouvoirs que les auteurs prêtaient à son grand ancêtre. Mais ces pouvoirs sont désormais dilués dans la collectivité. Ils ne peuvent plus s'exercer que si ses dépositaires restent unis et parlent la même langue. Car c'est par la parole que ce pouvoir s'exerce et il ne peut désormais être efficace que si l'ensemble de l'humanité prononce en même temps les mêmes paroles.

La réponse de YHWH, la dispersion et le brouillage des langues a donc cet effet d'éparpiller ce pour de démiurge afin de le rendre inopérant. C'est véritablement le dernier stade de la dédivinisation de l'humanité. Désormais, seul YHWH sera supposé maîtriser la langue créatrice.

Enfin, pour qu'un récit accède au rang de mythe fondateur, il doit pouvoir justifier de thèmes récurrents dans l'histoire du peuple qu'il entend fonder.

Et il s'agit ici d'une histoire immédiate.

On retrouve en effet dans le mythe de Babel les principaux thèmes qui fédèrent les Juifs de l'Exil à Babylone :

– *se construire une ville* : il s'agit bien sûr de Jérusalem qui a été détruite par Nabuchodonosor II ;

– *se faire un nom* : c'est celui de Juda qu'il faut rétablir, c'est-à-dire celui de l'État qui a disparu en même temps que sa capitale, car un peuple sans nom est un peuple sans terre ;

– *n'être pas dispersé* : c'est la revendication première de tout peuple déporté qui aspire à retourner au pays d'où il a été chassé.

Cependant, il ne faut pas reconstruire Jérusalem avec une tour, comme les villes mésopotamiennes. Il faut se distinguer clairement de la religion de Marduk. De même, la dispersion des langues est sans doute à interpréter comme la marque du cosmopolitisme qui régnait parmi les déportés en Mésopotamie, car les Juifs n'étaient pas le seul peuple victime de la volonté de puissance des souverains babyloniens.

Sous cette plume, la véritable tour de Babel ne pouvait qu'être la grande ziggourat de Babylone, qui fut d'abord édifiée sous le règne de Nabuchodonosor II, puis sous celui de ses successeurs. Détruite par Sennachérib en 689, elle sera reconstruite sous le règne d'Assarhaddon (688-681) puis de ses successeurs¹. Il est possible de penser que les déportés aient participé aux travaux et qu'ils aient aussi été tentés de s'assimiler à la population babylonienne.

C'était d'ailleurs le principal danger qui guettait les déportés, car l'assimilation signifiait évidemment aussi le renoncement à YHWH. Cette pression sur les déportés devait être très forte

1. Damien NOËL, « La tour de Babel : un texte énigmatique », dans *Le Monde de la Bible*, 71 (1991), p. 32.

car, dans la sensibilité religieuse de l'Antiquité, la victoire d'un peuple sur un autre était toujours interprétée comme la victoire d'un panthéon sur un autre.

Ainsi, pour beaucoup, Marduk, le dieu triomphant de Babylone, présentait un visage beaucoup plus attrayant que YHWH, qui apparaissait comme un dieu vaincu. C'est d'ailleurs dans ce sens-là qu'il faut comprendre le discours des grands prophètes, qui expliquent la déportation comme une punition infligée par YHWH, redonnant ainsi au dieu d'Israël un rôle plus actif.

Les traditions sur la tour et la ville furent donc revisitées et c'est sans doute à cette époque qu'on les regroupa, en fonction de l'urgence du moment. La diaspora est montrée comme un événement qui s'est déjà produit dans le passé et qui n'est pas irréversible, dès lors qu'on obéit aux commandements.

Le mythe sert donc avant tout à jeter l'anathème sur Babylone. C'est sans doute durant l'Exil qu'eut lieu la corrélation entre Babel et Babylone, car à l'époque de la première mise par écrit, cette cité mésopotamienne ne présentait aucun intérêt, ni stratégique, ni même religieux. Cette association a été facilitée par le jeu de mots sur Babel, pour désigner Babylone : dans le récit biblique, le mot בָּבֶל [*bâvel*] est mis en concordance avec le verbe בָּלַל [*bâlal*] qui signifie « il brouilla ». Mais la véritable étymologie de Babylone est ailleurs : elle vient de l'akkadien *Bab-ilum* qui signifie « Porte des dieux ».

Signalons au passage que la table des peuples fait de Nimrod le fondateur de Babel. Ce personnage très énigmatique est peut-être la version biblique d'un personnage mésopotamien, roi héroïque tel Tukulti-Ninurta ou d'un dieu en la personne de Ninurta. Mais un personnage qui, pour les Hébreux de l'époque, était l'égal d'un dieu, ou d'un « fils de dieu ».

Mais il ne saurait constituer une explication efficace pour comprendre le mythe de Babel car il n'a, dans cette longue énumération de personnages éponymes de villes ou de région, qu'une fonction très anecdotique.

Ainsi, avec le mythe, les travaux visant à la gloire de Babylone deviennent une histoire déjà vécue par les Juifs. Projeté dans un passé mythique, le mythe de Babel devient un modèle de la désobéissance des hommes, mais qui n'a pas coûté la vie à l'humanité car de cette dispersion est né Abraham, dont le nom était, à l'époque de l'Exil, porteur d'un immense espoir pour les déportés.

Nous sommes donc probablement ici dans le stade ultime de la création du monde. Créé d'abord géographiquement, avec les flottements déjà aperçus quand il s'agissait de définir le lieu Éden, l'endroit où s'est échouée l'arche ou encore la localisation de la ville de Babel, l'humanité s'inscrit désormais démographiquement avec un lieu pour chaque peuple.

Il semble qu'il aura fallu toute cette cascade mythologique pour justifier l'arrivée d'Abraham et du peuple qui va en découler, parmi les nations du monde.

Une arrivée que nous aborderons dans le prochain chapitre.

Certes, il ne s'agit pas, comme à propos du Déluge, d'une destruction radicale de l'humanité. Cependant, il s'agit quand même d'une certaine forme de destruction : la catastrophe du Déluge enlève symboliquement à l'homme le pouvoir de s'élever jusqu'au divin.

Il reste, dans les mythes qui concourent à la création du peuple d'Israël, de maintenir vivante la menace potentielle de destruction, partielle ou totale.

Lorsque nous avons évoqué le sacrifice offert par Noé à YHWH après la fin de la submersion de la terre, nous avons volontairement omis de relever la réponse de la divinité à cette offrande :

YHWH huma l'odeur apaisante et dit en son cœur : « Je renonce désormais à maudire la terre à cause de l'homme car l'inclination du cœur de l'homme est le mal, dès sa jeunesse, et je renonce à frapper tout être vivant, comme je l'ai fait »

(Genèse VIII, 21)

Les paroles, même divines, n'engagent que ceux qui y croient et le démon de la destruction continuera à titiller la narine de YHWH, comme on peut le voir dans ce dernier mythe : la destruction de Sodome.

C. SODOME

Le contexte tout d'abord : Abram s'installe à Hébron, au Chêne de Mambré, où il érige un autel.

C'est un épisode que nous allons tenter de comprendre en bousculant quelque peu l'ordre de ses différents événements. Tout d'abord, les motifs de la punition ne sont pas explicités immédiatement, sinon de façon fort évasive :

YHWH dit : « Comme elle a enflé, la clameur de Sodome et Gomorrhe et de quel poids est leur péché ! Il me faut descendre pour voir s'ils ont agi en tout selon la clameur parvenue jusqu'à moi. Si c'est faux, je le saurai. »
(Genèse XVIII, 20-21)

Et il envoie les deux hommes qui l'accompagnaient, qui se révéleront être des anges, vers Sodome afin de vérifier si la rumeur est bien fondée. S'ensuit alors un marchandage avec Abraham sur lequel nous reviendrons plus loin.

Les deux envoyés de YHWH arrivent donc à Sodome. Auprès d'Abraham, ils étaient définis comme des hommes (אֲנָשִׁים [*anâshîm*]), en arrivant dans la ville, ce sont des anges (מַלְאָכִים [*mal'âkîm*]), si l'on s'en tient à la traduction liturgique de ce terme.

Rappelons brièvement l'enchaînement des faits. Loth leur lave les pieds et leur offre avec insistance l'hospitalité ainsi qu'un festin mais, dans la nuit, les hommes de Sodome viennent frapper à la porte et exigent que Loth fasse sortir pour les « connaître », dans un sens dépourvu d'équivoque. Loth propose de leur donner ses filles, encore vierges, mais les habitants de Sodome insistent et cherchent à briser la porte. Alors, les anges redevenus des « hommes » les frappent de cécité et entraînent leur hôte, sa femme et ses deux filles hors de la ville.

Suit alors l'épisode de la femme de Loth changée en statue de sel car elle n'a pas respecté l'interdiction de regarder en arrière pour voir la pluie de feu et de soufre s'abattre sur la ville. Après la destruction des villes du Circuit, c'est-à-dire le sud de la mer Morte, Loth se retrouve alors seul avec ses deux filles. Ces dernières, craignant apparemment que la destruction ait frappé toute la terre, font boire leur père afin de coucher avec lui pour avoir des enfants. Elles engendreront deux fils qui, par leur nom, sont les pères fondateurs de deux peuples voisins et qui, dans ce nom même, portent la marque de cet inceste. L'aîné s'appelle Moab, מוֹאָב [*mô'âv*], littéralement « eau du père », ancêtre des Moabites et le second Benammi, בֶּן-אָמִי [*ben-'ammi*] c'est-à-dire « fils de mon parent », ancêtre des Ammonites.

Passons rapidement sur les fondements étiologiques de ce mythe. La mer Morte est située sur une ligne de fracture de l'écorce terrestre, la faille du Levant, qu'on appelle également faille de la mer Morte. Cela explique la présence de soufre, d'émanations d'acide sulfhydrique et une extrême salinité, ainsi que de fréquents séismes.

Mais ici, c'est plutôt le récit qui fonctionne comme une explication à ce phénomène. Une explication qui relève naturellement de la magie et de la religion.

Attardons-nous d'abord sur le cas de Loth.

Il n'est pas sans ressemblance avec celui de Noé : tous deux, par exemple, sont décrits comme des « justes », dans un espace pervers. L'espace de Noé, c'est toute la terre, celui de Loth est plus restreint, mais c'est la ville, lieu de toutes les corruptions chez beaucoup d'auteurs bibliques.

Cet espace est destiné à être détruit : par l'eau pour le premier, par le feu pour le second. Mais les deux hommes en réchapperont, ainsi que leur famille. On remarquera aussi que, dans les

deux cas, à partir du moment où le déclenchement de la catastrophe est proclamé, plus rien ne peut l'arrêter. C'est comme si un compte à rebours avait été lancé.

Enfin, l'un des premiers gestes des deux hommes est de s'enivrer. Certes, c'est apparemment délibéré pour Noé, provoqué pour Loth. Mais dans les deux cas, cette ivresse donne lieu à la réalisation d'un péché majeur.

Nous pouvons avancer l'idée que la destruction de Sodome fonctionne un peu comme une réplique du Déluge, montrant ainsi que, certes, YHWH a juré de ne plus détruire sa création, mais qu'il pouvait agir ponctuellement lorsque des comportements trop déviants étaient signalés.

Dans l'imaginaire des hommes, le feu a quatre fonctions : il éclaire, il réchauffe, il brûle et il fertilise (dans le cas d'une culture sur brulis). Mais, pour aller un peu plus loin dans le symbolisme, on peut distinguer deux mouvements différents :

– la flamme ascendante, qui symbolise l'accès à la sagesse, la spiritualité, voire l'immortalité. Par sa verticalité, c'est un symbole plutôt paternel ;

– la flamme enveloppante, qui évoque plutôt l'image du foyer, de l'utérus et représente plutôt une valeur maternelle ; par son triple effet destructeur, purificateur et régénérateur elle porte une valence symbolique mixte, positive/négative, elle amène une association paradoxale : *mort extérieure/renaissance intérieure*¹.

Dans ce récit, il est clair que le feu agit à la manière de l'eau lors du Déluge : il détruit d'abord, mais il purifie également.

Revenons maintenant sur les causes de cette destruction. Nous utilisons à dessein ce pluriel car il y a deux raisons distinctes à la destruction de la ville.

La plus connue est évidente, la condamnation de l'homosexualité et nous passerons rapidement, non pour éluder la question mais parce que nous y reviendrons plus en détail dans le dernier chapitre.

L'autre est plus rarement évoquée mais pas moins grave, c'est le non-respect de l'hospitalité, une règle essentielle dans les rapports humains tels qu'ils apparaissent dans la Bible. Et le passage où cette règle est violée par les hommes de Sodome trouve un curieux équivalent dans le livre des *Juges* où un homme accueille un visiteur et sa concubine chez lui, dans la ville de Gibéah. Dans la nuit, la population masculine a une attitude étrangement semblable à celle de la population de Sodome. Dans une structure synoptique, la ressemblance des deux récits est patente.

– *Où sont les hommes qui sont venus vers toi cette nuit ? Fais-les sortir afin que nous les connaissions !*

– *Non, mes frères, ne faites pas le mal ! Voici mes deux filles, qui n'ont pas connu d'homme ! Je les ferai sortir vers vous et vous leur ferez ce qui est bon à vos yeux.*

Mais ne faites rien à ces hommes, car ils sont venus sous l'ombre de mon toit.

(Genèse XIX, 5-8)

– *Fais sortir l'homme qui est dans ta maison, afin que nous le connaissions !*

– *Non, mes frères, ne faites pas le mal ! Après que cet homme est venu vers ma maison, ne commettez pas cette infamie. Voici ma fille, vierge, et sa concubine. Je les ferai sortir vers vous et vous ferez ce qui est bon à vos yeux. Mais ne faites pas, envers cet homme, une telle infamie.*

(Juges XIX, 23-24)

On retrouve le même verbe, יָדַע [yda'] « connaître », qui est bien sûr un euphémisme pour définir les relations sexuelles.

Mais les deux récits ne connaîtront pas la même fin, car le visiteur de l'habitant de Gibéah, dont nous savons juste qu'il s'agit d'un vieillard, n'a pas la puissance de feu des envoyés de YHWH. Il finit par leur livrer sa concubine.

¹. Marc GIRARD, *Les symboles dans la Bible*, éditions Bellarmin, Montréal-Paris, 1991, pp. 111ss.

Elle sera violée toute la nuit et, au matin, le visiteur la retrouvera morte sur le pas de la porte. Il eut une réaction assez déconcertante, il la dépeça en douze morceaux qu'il envoya, pour témoignage, dans chacune des tribus qui constituaient le territoire d'Israël.

Alors, circonstance aggravante ou double faute, le non-respect de l'hospitalité fait néanmoins partie intégrante du mythe de Sodome.